

GUILLAUME APOLLINAIRE

MŒURS ET MERVEILLES DU TEMPS

LA FEMME ASSISE

**Chronique de France
et d'Amérique**

nrf

GALLIMARD



LA FEMME ASSISE

Œuvres de
GUILLAUME APOLLINAIRE

nrf

LA FEMME ASSISE
L'ENCHANTEUR POURRISSANT
CALLIGRAMMES
LE FLANEUR DES DEUX RIVES
LE POÈTE ASSASSINÉ
CALLIGRAMMES, illustré par Chirico
ALCOOLS

GUILLAUME APOLLINAIRE

MŒURS ET MERVEILLES DU TEMPS

LA FEMME ASSISE

Chronique de France
et d'Amérique

nrf

GALLIMARD
Quinzième Edition.

Il a été tiré de cette édition mille quarante exemplaires sur Alfa Navarre, dont neuf cent quatre-vingt-dix numérotés de 1 à 990 et cinquante, hors commerce, numérotés de 991 à 1040. Ces exemplaires portent la mention EXEMPLAIRE SUR ALFA et sont reliés d'après la maquette de Mario Prassinis.

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1948.*

Peu de temps après la mort de Guillaume Apollinaire, j'ai remis à son éditeur l'un des deux manuscrits de La Femme Assise, que j'avais trouvés dans ses papiers.

Relisant récemment l'autre manuscrit, et en comparant le texte à celui qui a été publié en 19..., il m'est apparu comme certain que c'était celui-ci qui eût dû être livré au public.

De nombreuses corrections, une nouvelle ordonnance des chapitres, font de cette édition celle qui eût été la plus conforme aux vœux de Guillaume Apollinaire.

J. A.

I

Née à Maisons-Laffite, Elvire Goulot a un goût déterminé pour les chevaux qu'elle peint d'une façon remarquable et pour l'équitation. Bien qu'elle n'ait plus l'occasion d'aller à cheval, elle y songe souvent lorsqu'elle a des embêtements. Elle se console en imaginant de grandes chevauchées.

Elle a vu de merveilleux chevaux dans les écuries fameuses de sa ville natale, mais ceux dont elle se souvient avec le plus de plaisir, ce sont les trois chevaux attelés à la troïka de son amant, le grand-duc André Pétrovitch.

Aussi blancs que la neige, c'étaient les plus beaux chevaux de toute la Russie, on les estimait un million pièce. Leurs queues traînaient presque

jusqu'à terre. Ils allaient comme le vent et le cocher qui les guidait était le plus gros que l'on sût voir.

Dès l'enfance, Elvire eut un esprit délié et une mémoire remarquable. Elle n'a jamais été croyante, mais n'a jamais cessé d'être superstitieuse. Ses rêves ont toujours été tournés vers les choses de l'amour. Petite fille, elle rêvait d'épingles, de pieux ou de barrières, ce qui, au témoignage d'une certaine école, est significatif.

Son premier amant fut un médecin, homme marié, à la fois très gentil et très débauché. Il la prit alors qu'elle avait quinze ans. Il en avait trente-six. Elle était légèrement malade et il était venu lui donner ses soins. C'était un de ces hommes maigres qui, connaissant tous les raffinements de l'amour, corrompent l'esprit des femmes sans savoir s'en faire aimer sincèrement. Leur liaison débuta par un scandale, car la mère d'Elvire découvrit le pot aux roses. Le suborneur fut poursuivi et ne s'en tira que grâce à la déposition d'Elvire qui affirma devant les juges que l'accusé ne l'avait pas eue vierge. Il fut acquitté et lui en garda une vive reconnaissance.

Le premier pas étant fait, voilà Elvire livrée à l'éducation dépravée de ce Georges, le médecin, qui lui inculqua avec le goût des femmes tout ce que du vice on peut savoir.

Pendant l'hiver de 1913, il l'emmena à Monte-

LA FEMME ASSISE

Carlo où il la laissa seule, ayant dû revenir précipitamment à Paris. C'est au casino que le vieux Replanoff, le premier avocat de Petrograd, qui était alors Saint-Pétersbourg, la remarqua et lui conseilla de le suivre en Russie.

« Vous serez heureuse, lui disait-il. Vous remplacerez ma fille qui est morte et à qui vous ressemblez. Venez, vous n'aurez rien à désirer. Vous serez comme une reine. Je vous traiterai comme ma fille. »

Et respectueusement mais passionnément, il lui baisait le bout des doigts.

Replanoff partit le premier, et comme Georges tardait à revenir, Elvire se décida à partir pour la Russie. Elle alla prendre son billet à la Compagnie des Wagons-Lits ; mais elle était et paraissait si jeune qu'elle dut obtenir le consentement préalable de son père auquel le vieux Replanoff écrivit une lettre, vrai monument d'hypocrisie car, aussitôt qu'Elvire fut à Petrograd, il la vendit à une compagnie de débauchés dont il faisait partie et elle devint la maîtresse du grand-duc André Pétrovitch. Elle passa sept mois en Russie et, de ce séjour chez les Moscovites, elle me parla une fois de la façon suivante :

« Le grand-duc, mon amant, avait vingt-six ans. Il était très beau. Je n'ai jamais vu d'homme aussi beau ni aussi brutal. Il aimait les femmes et les garçons. Il était plus corrompu que Georges

en ce sens que la cruauté dominait tous ses scrupules et l'orgueil le faisait presque délirer. Les femmes, Françaises pour la plupart, qui étaient les maîtresses des autres débauchés, n'étaient ni jeunes, ni séduisantes. C'étaient uniquement, d'après ce qui me parut, des femmes d'affaires qui se prêtaient à tout ce qu'une imagination dépravée à l'extrême pouvait suggérer à leurs amants. La plus jolie était une Russe. C'était aussi la plus lascive et ses goûts s'accordaient avec ceux des hommes qui nous entouraient. Elle avait une capacité d'estomac inimaginable, aussi bien pour la nourriture que pour la boisson et je n'ai jamais vu de femme pouvant boire autant de champagne qu'elle.

« Je me souviens d'une orgie chez le général Breziansko ; il y avait là une cinquantaine de convives, parmi lesquels deux grands-ducs et, lorsqu'on eut fait se retirer les domestiques, cette jeune Russe, après s'être mise en l'état de pure nature et semblable à une bacchante échelée et frénétique, passa sous la table et donna à ceux qui lui plaisaient, hommes ou femmes, l'occasion de manifester la vivacité de leurs sensations, de façon à déchaîner la joie de l'assistance.

« Mais j'avais horreur de cette vie où le repos, la tendresse et la douceur ne tenaient aucune place. Sans une amie que je m'étais faite, une danseuse de restaurant, Française de vingt-

LA FEMME ASSISE

huit ans, je n'aurais pu rester un mois en Russie. Elle était en secret la maîtresse du vieux général Breziansko qui donnait dans une dévotion sénile à la fois démesurée et incertaine, confondant à son propre usage ce que disent les Évangiles à propos de la résurrection de la chair et ce qu'ils racontent touchant la Flagellation. »

La brune Georgette, si tendre avec Elvire qui était la vrille, devenait un vrai démon quand il s'agissait de cingler la vieille peau du général Breziansko et elle mettait à bien remplir cet office un soin d'autant plus minutieux que chaque fois que la réussite couronnait ses efforts, elle touchait une somme équivalant à vingt-cinq mille francs de notre monnaie ; mais l'événement était rare, nonobstant quoi ce vieux tambour de Breziansko n'en était pas moins généreux et Georgette se trouvait satisfaite de sa condition.

Il n'en était pas de même d'Elvire qui maigrissait et souffrait impatiemment les atteintes que son amant et ses amis portaient à son orgueil. Ce qui l'irritait le plus, c'est qu'aucun dîner au restaurant ne se terminait sans quelque épouvantable dispute, où les gérants, les maîtres d'hôtel, français pour la plupart, étaient traités d'une manière à révolter Elvire qui essayait de se consoler grâce à l'amour de Georgette et aussi en dessinant des fleurs, de petits cochons, des chevaux qu'elle enluminaient ensuite et qui lui

LA FEMME ASSISE

servaient de papier à lettres, ce qui faisait l'admiration du vieux Replanoff qui venait la voir quelquefois et s'écriait :

« Elle peint comme ma fille. Je te l'ai dit, Elvire, tu lui ressembles d'une façon miraculeuse. C'est pourquoi je veille sur toi comme un père et t'ai introduite dans la meilleure société de la Russie. »

Elvire s'échappe un jour, le cœur un peu gros de quitter son bel appartement de la Pentelemonskaia. Mais elle n'en pouvait plus et elle avait beaucoup maigri. Georgette seule était au courant de la fuite. A la frontière, nouvelle histoire. On ne voulait pas la laisser passer, son passeport n'étant pas en règle. Par fortune, elle aperçut sur le quai un officier qu'elle avait rencontré à Petrograd. Celui-ci aplanit toutes les difficultés et, en débarquant à la gare du Nord, Elvire ne regrettait plus que des chants étranges et nostalgiques entendus en Russie elle ne savait plus où, dans un restaurant, ou bien à la campagne et les trois chevaux blancs de neige, rapides comme le vent, et que le plus gros cocher de toute la Russie menait à bras toujours tendus.

Georges la reçut comme fut accueilli l'enfant prodigue et, par l'entremise d'un de ses amis, la fit débiter dans un music-hall où elle prit l'habitude de porter monocle. Elle y rencontra

LA FEMME ASSISE

une petite figurante, Mavise Baudarelle, dont les parents étaient marchands de vins, boulevard Montparnasse ¹, où elle prit pension. Mavise Baudarelle fit son bonheur jusqu'au jour où un jeune peintre russe de bonne famille, Nicolas Varinoff, l'enleva à la famille Baudarelle.

Nicolas Varinoff partageait son temps entre sa sœur, la princesse Teleschkine, et sa maîtresse Elvire, avec laquelle il s'installa dans un atelier de la rue Maison-Dieu. Quand Nicolas était chez sa sœur, Elvire peignait avec une fantaisie délicate et non sans force, des bouquets éclatants où paraissaient des marguerites aux pétales noirs et cette vie qu'animaient l'art, l'amour, la danse à Bullier et le cinéma, continua jusqu'au moment de la déclaration de guerre.

On s'en souvient, l'année 1914 commença par une gaîté folle. Comme au temps de Gavarni, l'époque fut dominée par le Carnaval. La danse était à la mode, on dansait partout, partout avaient lieu des bals masqués. La mode féminine se prêtait si bien au travesti que les femmes déguisaient leurs cheveux sous des couleurs éclatantes et délicates qui rappelaient celles des fontaines lumineuses qui m'étonnèrent, quand j'étais enfant, à l'exposition de 1889. On aurait encore dit des lueurs stellaires et les Parisiennes

1. L'appellation édilitaire est boulevard du Montparnasse.

à la mode avaient droit, cette année, qu'on les appelât des *Bérénices*, puisque leurs chevelures méritaient d'être mises au rang des constellations.

Tout naturellement les bals de l'Opéra avaient ressuscité. Et la plaisanterie grivoise du premier qui eut lieu et où chaque femme recevait une boîte fermée à clef, tandis que chaque homme recevait une clef, à charge pour lui de trouver la serrure de sa clef, paraissait d'excellent augure pour la gaîté générale. Et peut-être plus tard, quand avec le tango, la maxixe, la furlana, la guerre et ses « bombes funèbres » seront oubliées, dira-t-on de l'époque pacifique de l'an 1914, comme dans la célèbre lithographie de Gavarni : « Il lui sera beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup dansé. »

D'ailleurs, il manquait aux travestissements de 1914 un artiste comme Gavarni, qui en dessina tant, les inventant, sans rien emprunter à personne.

Il n'existait, en 1914, aucun type particulier à notre temps comme les Débardeurs, les Dominos, les Pierrettes, les Postillons, les Bayadères, les Chicards, dont un poète ferait vite des personnages comparables aux masques de la Comédie italienne et qui méritent qu'on ne les abandonne point.

Pour créer de nouveaux masques, il aurait fallu un nouveau Gavarni.

LA FEMME ASSISE

Son chef-d'œuvre fut le Débardeur, qui est surtout un travesti féminin délicieusement équivoque et dont il a suffisamment souligné le caractère dans cette légende à propos d'un débardeur femme lutinant une Pierrette, qui lui crie : « Va donc... singulier masculin! », en quoi se résume peut-être la fantaisie insolente de tout le XIX^e siècle.

Il aurait fallu aussi, pour la nouvelle joie de l'époque, inventer un nouveau cancan, l'ancien ayant été amené par la Goulue, Rayon d'Or, Grille d'Égout, Valentin le Désossé et par la dévotion de grands peintres comme Toulouse-Lautrec et Seurat au rang des danses hiératiques.

Il aurait fallu quelque chose qui répondît au cancan du temps de Gavarni, à ce jeune cancan dont les différences avec le cancan solennel du Moulin Rouge sont bien marquées si on compare par exemple le tableau de Seurat, *le Chahut*, au monologue beaucoup plus ancien, intitulé : « de Jules Choux », qui commence ainsi :

*La chahutte et la cancanska,
Dont j'connais les poses intimes,
Avec redowe et mazurka
M'font faire bien des victimes [bis].*

1914. Année de bals et de mascarade, l'époque n'allait pas sans une tendre gravité mais elle était légère, on ne danse jamais plus que dans

des révolutions et des guerres et quel singulier poète a donc inventé ce lieu commun véritablement prophétique : danser comme sur un volcan ?

Le type le plus caractéristique de cette époque de bals et de ballets russes, ce fut incontestablement Elvire que je revois à Bullier avec ses cheveux lilas, ses fourrures blanches et son monocle, on l'appelait la Vrille et nul doute que cet accoutrement : chevelure lilas, monocle et fourrures blanches ne se fût généralisé l'an suivant, si la guerre n'était venue. Un Gavarni eût peut-être surgi et nous aurions eu au bal de l'Opéra de délicieuses Vrilles, comme au temps de Gavarni il y avait de charmants débardeurs.

Nicolas Varinoff la menait aussi parfois avec Mavise dans les bals-musettes ; celui des Graviilliers, où les musiciens se tenaient sur un petit balcon ; le Bal de la Jeunesse, rue Saint-Martin, dont le patron avait une si belle collection de lingues qu'il donnait en prime à ses clients ; celui d'Octobre, rue Sainte-Geneviève, et qui appartenait en 1914 à M. Vachier ; le Petit Balcon, qui s'ouvrait dans une impasse près de la Bastille ; le bal de la rue des Carmes ; la Fauvette, rue de Vanves, et le Boulodrome de Montmartre, endroit charmant où la musique était, à mon gré, plus plaisante que celle de M. Strauss.

La guerre assassina tous ces « rendez-vous de

GUILLAUME APOLLINAIRE

L'Enchanteur pourrissant		La Femme assise
Alcools		Calligrammes
Le Flâneur des Deux Rives		Le Poète assassiné

ÉDITION ILLUSTRÉE

Calligrammes (*illustré par Chirico*)

ÉDITIONS RELIÉES

d'après les maquettes de Paul Bonet

Alcools		Calligrammes
Le Poète assassiné		

STÉPHANE MALLARMÉ

Poésies		Vers de Circonstance
Un Coup de dés jamais		Thèmes anglais pour
n'abolira le hasard		toutes les Grammaires
Les Dieux antiques		Igitur

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Œuvres complètes

ÉDITION RELIÉE

d'après la maquette de Paul Bonet

Poésies

PAUL ÉLUARD

Mourir de ne pas mourir		Capitale de la Douleur
L'Amour la Poésie		La Rose publique
Les Animaux et leurs Hommes, les Hommes et leurs Animaux		
Donner à voir		Chanson complète
Poésie ininterrompue		Le Livre ouvert (1938-1944)

Choix de Poèmes

(nouvelle édition revue et augmentée)

ÉDITIONS RELIÉES

d'après les maquettes de Paul Bonet

Choix de Poèmes

(nouvelle édition revue et augmentée)

Poésie ininterrompue		Capitale de la Douleur
Le Livre ouvert (1938-1944)		

ÉDITIONS DE LUXE ILLUSTRÉES

Médiéuses		Doubles d'Ombres
<i>avec des dessins de</i>		<i>Poèmes et dessins de Paul Éluard</i>
<i>Valentine Hugo</i>		<i>et A. Beaudin (1913-1943)</i>
Les Mains libres, <i>avec des illustrations de Man Ray</i>		